

Post-face

Jeanne Hefez

militante des Droits de l'Homme,
journaliste

Oh, my mother was a kitchen girl.

My father was a garden boy.

That's why I'm a socialist,

I'm a socialist.

I'm a socialist.

chanson populaire anti-apartheid

chantée encore aujourd'hui

Cape Town. Ekapa. Kaapstad.

Une ville d'Afrique sans Africains. Un train à trois classes aux premiers wagons vides. Une ville en guerre, une ville guerrière. Disjointe. Resplendissante. Inaccessible. Disparate. C'est la « ville mère » dans la nation « arc-en-ciel » du pays des « nés libres ». « Slaapstad », la ville endormie, ce ne sont certainement pas tes plages et ta montagne, ta nature, glorieuse et sacrée, qui m'ont convaincue de rester. Ceux qui finissent par t'aimer se retrouvent dans ta curieuse schizophrénie. Ils s'habituent à tes contradictions. À ta violence douce et traîtresse. Ils comprennent non sans peine tes traumatismes de hiérarchisation raciale, ton urbanisation de l'inégalité. Ils décident parfois de se battre à tes côtés.

En Afrique du Sud, le refuge, ce sera toujours la lutte. Envers et malgré soi. Envers et contre soi. Les pauvres n'y sont pas militants par choix.

Mon Cape Town à moi, c'est un samoussa au crabe du café Ganesh d'Observatory. C'est un mélange impensable d'Inde, de Madagascar, de Chine et d'Afrique, de clous de girofle et de chakalaka. D'aubergine, de curry, d'ocre et de patate douce. C'est aussi l'avocat et la feta, qu'on rajoute sans retenue sur tous les plats, mais chez les Blancs, pas à Khayelitsha, le plus grand bidonville noir de la région. Là-bas, l'eau souterraine contaminée rend même la pousse de légumes compliquée.

Cape Town, c'est des visages aux origines illisibles, des langues et des clics inaudibles, des intonations hargneuses et voluptueuses. Des joues tatouées de larmes quand on sort de prison. Des scarifications ethniques quand on arrive du Gabon. C'est l'eldorado trompeur de l'Afrique australe. Un Afrikaaps (langue Coloureds originaires des Cape Flats, mélange d'Afrikaans et d'Anglais) qui râpe la gorge quand il est crié. Des couchers de soleil à couper le souffle sur la promenade de Green Point, entre l'Indien et l'Atlantique. C'est les dents en moins des chauffeurs de taxi pour des rites de passage sanguinaires, des prêtres aveugles qui font la manche en chantant le gospel dans le train, des dealers de drogue nigériens. C'est la galère sur le bitume brûlant et inhabitable. La jungle pour l'homme pauvre. L'enfer de la femme noire.

La femme de ménage, le jardinier.

C'est aussi une toile cirée malaisienne d'un kitsch éperdu chez Fatima la New Dehlienne qui aide Fatou à lancer son business de biryani au poulet après un rude exode de la RDC. C'est des goûts qu'on ne vous annoncera pas dans le Routard ou

dans le Lonely Planet. Des effluves d'agneau et de gingembre, toujours plus de sucre. Des femmes en hijab à la plage avec des enfants qui courent nus, des boucheries halal à côté de la synagogue, des vieux et des jeunes qui s'entassent dans les transports collectifs où le rire est parfois contagieux. Personne ne boit de l'eau, mais du soda *Jive*, symbole sud-africain de résistance culturelle au *Coca-Cola*. Du pain blanc. De la viande rose fluo.

Cape Town, cosmopolite et trépidante, ville que l'on dit anti-pauvre par excellence, est fière de son tourisme à petits prix pour globe-trotters en soif de sensations fortes. On y boit facilement un macchiato fair trade colombien en sky-pant avec la Californie avant d'aller enseigner la photographie à des orphelins « de quartier ». Escalade, randonnée, surf, vélo de montagne, planche à voile, dégustation de vins, pingouins, requins, beaucoup d'étoiles Michelin. Vacances idéales en temps de crise.

Mais à quel prix ? Celui de l'ignorance, celui de l'insouciance ? Être étranger dans la post-colonie, ça demande d'ouvrir les yeux sur le manque d'accès de la majorité, sur son rôle de privilégié. L'impératif est de s'impliquer. D'y réfléchir. De s'éduquer, de comprendre. La pauvreté - abjecte, injustifiable - est là, mais grâce au génie spatial de l'apartheid il est possible de ne pas la voir. Après des décennies d'expulsions organisées au nom d'un idéal ségrégationniste qui a redéfini les territoires selon des lignes raciales, les populations noires et coloureds habitent pour la majorité dans les périphéries : sous-développées, sous-urbanisées, sous-éclairées, sous-desservies par les transports publics. L'histoire du Cap, c'est les déménagements forcés. Des réseaux sociaux, économiques et politiques entiers détruits, disloqués, dispersés. Des manques de repères, des familles agraires sans terre.

Aujourd'hui, la liste d'attente officielle pour accéder à des logements compte à peu près 450 000 familles, alors que la ville délivre 11 000 unités par an, criminalisant et détruisant ceux qui tentent de construire leurs propres structures avec des planches de bois, un peu de tôle... Pourtant, c'est pas la place qui manque.

Ici, nous sommes parisiens, suédois, brésiliens, new-yorkais, berlinois, venus refaire le monde avec nos petits budgets. On fait des podcasts, on développe de l'argentique, on collectionne des vinyles, on théorise sur la « décolonie ». Fela Kuti, Frantz Fanon, Steve Biko - on fait vite son ABC du panafricanisme - on sait quoi dire aux locaux branchés en soirée. On se mode en afrochic en regardant de l'afro-futurisme. On finit par y rester, sans très bien comprendre pourquoi. Est-ce le romantisme de l'isolement, la soif révolutionnaire ? Des questions essentielles sur l'empathie humaine et l'identité qui peu à peu nous obsèdent ?

Mes premiers mois au Cap sont douloureux, je suis dans une banlieue riche, blanche et isolée, des rangées de villas cachées derrière des grilles barbelées, des chiens qui hurlent à tout passage. Je ne comprends pas très bien l'engouement pour cette ville. Tous ses quartiers me semblent disjoints. La flânerie et la marche

aventurière sont impossibles. Je suis femme et il y a peu de chemins. Je trotte 25 minutes tous les matins avec les nourrices et les jardiniers pour retrouver les artères des transports publics. Nous sommes une semaine après la coupe du monde de 2010. La ville est encore hébétée du choc d'un succès logistique qu'elle n'envisageait pas. Les classes populaires ont dépensé leurs économies. Les Blancs ont découvert le train. C'est la gueule de bois interr raciale. Les Sud-Africains sont fiers, et c'est collectivement si rare. Même dans les townships les gens ont applaudi, en oubliant que la ville du Cap a dépensé des milliers de rands de ses coffres publics pour un stade desservi, qu'elle a déplacé des communautés entières et construit des murs de béton pour cacher hors de vue des touristes le délabrement de ses populations.

Mon safari cape townien à moi, il sera communiste et communautaire. Il se fera aux cotés de mouvements sociaux féroces et fiers qui citent du Lénine à tout va. Des générations bercées par la lutte des classes qui restent abasourdies d'avoir un gouvernement aussi corrompu à leur tête. Qui ne se remettent pas de l'abandon de leurs leaders de lutte. Des jeunes qui crachent parfois sur l'héritage de Mandela. Des ouvriers et des femmes qui n'ont plus rien à perdre. S'ils sont politisés, c'est que la pauvreté les pousse au cri, à la rage de l'indignation. C'est l'injustice qui les propulse à l'exaspération. C'est le chômage, près de 42% chez les jeunes, qui porte au désespoir.

Ici, on parle de la rébellion du pauvre, de la criminalisation des marginalisés, on dit que l'État de droit étouffe l'État social. Cape Town c'est la ville de la privatisation. Même les toilettes sont une denrée chère. On continue à faire dans des pots dans les townships, dans sa propre cuisine. Voilà la ville que les touristes ne verront pas puisque tout soubresaut est repoussé par un arsenal policier qui la protège. On ne vous racontera pas, lors des randonnées sur Table Mountain, que les farmworkers des Winelands sont empoisonnés par leurs patrons. Qu'on les paie encore en bouteilles. Qu'ils luttent pour de l'eau salubre, une éducation pour leurs enfants, assez d'argent pour partir un jour, peut-être. Que l'esclavage du Western Cape est moderne, contemporain, adapté.

Les combats populaires en Afrique du Sud contre le néo-libéralisme sauvage, pour l'accès à une vie humaine digne de ce nom, je l'ai vu, le poing serré dans l'air, dans les mines, dans les métros, dans la rue. *Amandla ! Pouvoir. Awetu. Au peuple.* Cape Town, tu nous offusques de ta beauté, on aimerait tous pouvoir escalader tes sommets mais tu restes horriblement inégale et indolente. Petit bout du monde qui insuffle une mélancolie et une rage qui se suffisent, entre deux océans, dans un espace-temps autre et suspendu, tu resteras encore longtemps maîtresse de la « décolonie » et nous, rêveurs en fuite, on continuera à apprendre, à lutter, à exister, à tes cotés, le poing serré.